NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

82 Nº 8 1960

Béatifications récentes (18 fév. 1951-5 déc. 1954)

Pierre DELOOZ (s.j.)

p. 852 - 860

https://www.nrt.be/it/articoli/beatifications-recentes-18-fev-1951-5-dec-1954-1898

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Béatifications récentes

(18 février 1951 - 5 décembre 1954)

La procédure canonique de la béatification, telle qu'elle est appliquée de nos jours, date de 1634. La première personne béatifiée formellement suivant cette procédure est François de Sales, dont la béatification date du 8 janvier 1662. Il y a donc à peu près trois siècles que la Congrégation des Rites instruit des procès de béatification selon une procédure inchangée pour l'essentiel.

Onze cent quatre-vingt-quatorze personnes ont été béatifiées de cette manière, mais le rythme des béatifications s'est prodigieusement accéléré, au point que la plupart des bienheureux sont montés sur les autels tout récemment. On a béatifié beaucoup plus de personnes entre 1951 et 1960 qu'entre 1662 et 1850, donc beaucoup plus en dix ans qu'en deux siècles. Qu'on veuille être attentif au fait que 93 % des béatifications ont été promulguées depuis un siècle.

Depuis la dernière chronique parue dans cette revue cent dix-neuf personnes ont été béatifiées; ce sont celles qui ont été proclamées bienheureuses entre 1951 et 1960.

Voici quelques indications biographiques et bibliographiques sur chacune d'entre elles. Ces indications sont brèves non seulement à cause du grand nombre des bienheureux à passer en revue, mais aussi à cause de l'obscurité de la vie de beaucoup d'entre eux, qui se sont signalés seulement par leur mort. C'est encore une caractéristique des béatifications récentes que de promouvoir surtout des causes de martyrs. Sur les cent dix-neuf personnes, dont il va être question, cent et une sont mortes martyres; c'est quatre fois plus en dix ans que pendant les deux siècles qui ont suivi 1662.

18 février 1951 : Bienheureux Albéric Crescitelli, prêtre et martyr.

A propos des canonisations, dans un article précédent, j'ai fait remarquer que les Italiens fournissaient le plus fort contingent de saints; ils fournissent relativement beaucoup moins de bienheureux, parce qu'il y a très peu de martyrs italiens. Il y a notamment quinze fois plus de martyrs français que de martyrs italiens. Il y en a pourtant quelques-uns, tel Albéric Crescitelli. Il naquit le 30 juin 1863 à Altavilla Irpina, quatrième de onze enfants. Il entra à quinze ans au séminaire de l'Institut Pontifical des Saints-Pierre-et-Paul et des Saints-Ambroise-et-Charles pour les missions étrangères. Ordonné prêtre le 4 juin 1887, il eut un début de ministère mouvementé : à peine arrivé dans sa bourgade natale, une épidémie de choléra se déclare, qui le voit plusieurs mois au chevet des malades. Il arrivera en Chine le 18 août de l'année suivante, pour y mener la vie d'un bon missionnaire. Il aurait passé inaperçu, s'il n'était tombé entre les mains des Boxers. Ces énergumènes xénophobes le maltraitèrent honteusement avant de lui trancher la tête près de Yen-Tsé-Pien, le 21 juillet 1900.

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XXXXIII, 1951, pp. 45-46, 159-163, 165-168; *Doc. cath.*, t. XLVIII, n. 1091 (25 mars 1951), col. 321-324. — G. Mencaglia, *Il servo di Dio padre Alberico Crescitelli, martire della Cina*, Milan, 1930; L. M. Balconi, *Il beato Alberico Crescitelli del P.I.M.E. martire della fede in Cina*, Milan, 1950; J. Simon, *Sous le sabre des Boxers*, Lille, 1955.

3 juin 1951 : Bienheureux Pie X (Joseph Sarto).

On trouvera quelques indications sur Pie X, parmi les notices des saints canonisés. Cette canonisation date du 29 mai 1954 (voir *N.R.Th.*, 1960, pp. 721-722).

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XXXXIII, 1951, pp. 462-476; *Doc. cath.*, t. XLVIII, n. 1097 (17 juin 1951), col. 705-720.

15 avril 1951 : Bienheureux François-Antoine Fasani, O.F.M. Conv.

Il ne faudrait pas croire qu'on a béatifié tant de personnes depuis un siècle parce qu'il y aurait plus de vertu de nos jours que jadis. Beaucoup de bienheureux ont attendu un siècle ou davantage les honneurs des autels. C'est ainsi que Donat Fasani naquit à Lucera le 6 août 1681 dans une famille très modeste, qu'il quitta dès quatorze ans pour entrer dans l'ordre des Mineurs Conventuels. C'était un homme remarquable : ordonné prêtre à Assise le 11 novembre 1705, il devenait ensuite lecteur en philosophie, puis maître en théologie. Comme supérieur local et provincial, il réforma énergiquement les abus de ses confrères; mais il n'était pas connu que pour sa sévérité : il se dévouait aussi aux pauvres et aux prisonniers, payant de sa personne. Il est mort dans sa ville natale, le 29 novembre 1742.

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XXXXIII, 1951, pp. 226-228, 270-274, 280-282, 291-293; *Doc. cath.*, t. XLVIII, n. 1097 (17 juin 1951), col. 725-726. — L. M. Berardini, *Il beato Francesco Antonio Fasani dei Frati Minori Conventuali*, Rome, 1951.

29 avril 1951 : Bienheureux Martyrs du Tonkin.

1) Joseph-Marie Diaz Sanjurjo, O.P. Le premier des vingt-cinq martyrs du Tonkin, morts sur le territoire de l'actuelle république populaire du Vietnam, est Joseph Diaz Sanjurjo, Espagnol, né près de Lugo en 1818. Entré chez les Frères Prêcheurs en 1842, il fut ordonné prêtre dès 1844, parce qu'il venait d'un séminaire diocésain. Après quelques mois aux Philippines, il débarque au Tonkin, où il est rapidement sacré évêque pour être coadjuteur du vicaire apostolique Mgr Marti, auquel il succède en 1852. La nomination d'un nouveau mandarin, soucieux de faire du zèle, mit fin à sa carrière le 20 juillet 1857 : après deux mois de prison il est décapité.

2) Melchior Garcia Sampedro, O.P., successeur de Mgr Sanjurjo, eut une existence presque pareille. Espagnol également, il est né près de Cienfugos en 1821; il passe aussi par le clergé diocésain, qu'il quitte pour l'ordre des Frères Prêcheurs. Bref séjour aux Philippines, bientôt vicaire provincial au Tonkin, il est sacré évêque en 1855, comme coadjuteur de Mgr Sanjurjo. Il est arrêté en 1858; vingt jours de prison et le 28 juillet, il meurt décapité après avoir été écartelé.

3) Dominique Mâu, prêtre dominicain indigène décapité le 5 novembre 1858.

4) Dominique An-Khám, chef de village, père de famille, décapité après quatre mois de prison, le 13 janvier 1859.

5) Luc Cai-Thin, fils du précédent, père de famille, arrêté, emprisonné et exécuté avec son père.

6) Joseph Cai-Tà, père de famille, riche notable, arrêté, emprisonné et exécuté avec les deux précédents.

7) Dominique Câm, prêtre diocésain indigène, décapité le 11 mars 1859.

8) Thomas Khuông, prêtre diocésain indigène, décapité le 30 janvier 1860.

9) Joseph Tuân, prêtre dominicain indigène, décapité à l'âge de cinquante ans dans le courant d'avril 1861.

10) Joseph Tuan, laïc marié, exécuté à trente-six ans le 7 janvier 1862.

11) Laurent Ngôn, père de famille, emprisonné deux fois, exécuté le 22 mai 1862.

12) Joseph Tuc, dix-neuf ans, décapité le 1er juin 1862.

13) Dominique Ninh, vingt et un ans, décapité le 2 juin 1862.

14) Paul Doung, laïc, arrêté, battu, affamé, décapité le 3 juin 1862.

15) Dominique Toái, père de famille, brûlé vif le 5 juin 1862.

16) Dominique Huyên, père de famille, brûlé vif en même temps que le précédent.

17) Pierre Dûng, laïc marié, brûlé vif le 6 juin 1862.

18) Pierre Thuân, laïc marié, brûlé vif en même temps que le précédent.

19) Vincent Duong, laïc, brûlé vif en même temps que les deux précédents.

20-24) Dominique Nguyên, Dominique Nhi, Dominique Mao, Vincent Tuòng, André Tuòng, riches laïcs mariés, arrêtés, emprisonnés et décapités ensemble le 16 juin 1862.

25) Pierre Da, soixante ans, laïc brûlé vif le 17 juin 1862.

Ces vingt-cinq martyrs ont été sélectionnés parmi les mille trois cent quinze victimes du règne de Tu-Duc. Ils appartenaient aux missions dominicaines (on s'en aperçoit aisément au prénom le plus donné...). On remarquera qu'aucune femme n'a été retenue dans la liste, bien qu'on y trouve plusieurs laïcs mariés. Les motifs de la persécution sont inextricablement mêlés de politique et de religion, mais les causes finalement retenues sont de celles où l'élément religieux est suffisamment apparent. Ainsi, lorsqu'on arrêta Joseph Tuan, on voulut le faire piétiner une croix; cet humble paysan s'agenouilla devant elle et dit : « Tu es ma force ». On ne le lui pardonna pas.

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XXXXIII, 1951, pp. 140-142, 229-230, 305-310, 379-381; *Doc. cath.*, t. XLVIII, n. 1096 (3 juin 1951), col. 700.

6 mai 1951 : Bienheureuse Placide Viel.

Placide est le nom de religion d'une petite paysanne, Eulalie Viel, née à Quettehou près de Coutances le 26 septembre 1815, qui entra à dix-huit ans chez les Sœurs des Ecoles Chrétiennes de la Miséricorde en leur maison-mère de Saint-Sauveur-le-Vicomte. La fondatrice, sainte Marie-Madeleine Postel, vivait toujours; elle pressentit rapidement le savoir-faire de la nouvelle recrue et lui fit compléter son instruction. Lorsqu'elle eut résolu d'en faire une maîtresse des novices, les sœurs de la première génération s'offusquèrent, se sentant sans doute plus de droits et de capacités que la nouvelle venue. La fondatrice tint bon, mais éloigna momentanément la sœur Placide, en lui confiant la charge de trouver de l'argent pour la congrégation... Lorsque sainte Marie-Madeleine Postel mourut, elle devint donc supérieure générale à sa place, comme prévu; mais la vieille garde ne désarma pas, soutenue par l'aumônier. La Mère Placide avait pour elle l'avenir (elle avait trente et un ans), mais il lui fallut attendre onze ans avant de pouvoir se débarrasser des intrigues qui paralysaient son gouvernement. C'est dire sa patience et sa grandeur d'âme. Mais à quelque chose malheur est bon : empêchée d'agir à son poste de générale, elle s'habitua à courir les grand'routes. C'est ainsi que les trente-sept maisons de sa congrégation voyaient leur nombre croître jusqu'à cent et cinq. Les religieuses qui chercheraient une patronne entreprenante peuvent s'adresser à la bienheureuse Placide Viel, dont la « déconcertante simplicité » et l'aisance « modeste et désinvolte » (ce sont les mots

de Pie XII) tournaient tous les obstacles. Elle mourut à Saint-Sauveur-le-Vicomte le 4 mars 1877.

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XXXXIII, 1951, pp. 287-289, 297-298, 364-369, 435-437 ; *Doc. cath.*, t. XLVIII, n. 1097 (17 juin 1951), col. 719-722. — L. Canuet, *Bonne Mère Placide*, 1925 ; P. de Crisenoy, *La vénérable Placide Viel*, Coutances, 1942.

20 mai 1951 : Bienheureux Julien Maunoir, S.J.

Beaucoup de saints ont vécu surmenés, mais le bienheureux Julien Maunoir est un des recordmen du genre ; mais quel remue-ménage spirituel là où il est passé ! C'est un Breton, né le 1er octobre 1606 à Saint-Georges-de-Reintembault (Ille-et-Vilaine). Elève des Jésuites de Rennes, il entre dans la Compagnie de Jésus. Régent à Quimper, il fait la connaissance de son confrère le P. Bernard et de dom Le Nobletz, qui l'aiguillent vers l'apostolat des missions bretonnes. Il hésitera entre la Bretagne et le Canada jusqu'à la maladie qui suivit son ordination sacerdotale. Rentré à Quimper en 1640, il commence un apostolat missionnaire, d'abord contrarié par les autorités ecclésiastiques et les Jésuites de son collège qui n'apprécient que modérément les innovations. Son succès sera tel, qu'à part quelques obstinés, il ralliera tout le clergé breton, qui fut d'ailleurs le premier bénéficiaire de son ministère. Pendant plus de quarante ans le Père Maunoir, entouré d'innombrables collaborateurs, va sillonner la Bretagne. Il faut imaginer le Père s'installant dans une bourgade avec une trentaine de prêtres, organisant des cérémonies liturgiques et paraliturgiques géantes, apprenant les cantiques qu'il a composés, commentant ses *taolennou*, tableaux énigmatiques figurant les mystères de la foi, processionnant, restaurant les chapelles et les calvaires et finalement établissant dans la ferveur des populations entières ; ses mises en scène pittoresques ne doivent pas donner le change : prêtres et laïcs étaient durablement transformés. Il mourut à la tâche, à Plévin près de Carhaix, le 28 janvier 1683. Les événements qui suivirent sa mort ont quelque chose de médiéval. Les Jésuites voulurent ramener son corps à Quimper. La population de Plévin refusa. L'évêque la menaça d'excommunication ; elle résista. L'évêque dut céder.

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XLIII, 1951, pp. 178-183, 225-226, 428-431, 437-440 ; *Doc. cath.*, t. XLVIII, n. 1097 (17 juin 1951), col. 721-726. — R. P. Boschet, *Le parfait missionnaire ou la vie ardente du R. P. Julien Maunoir*, Paris, 1697 ; G. Le Roux, *Recueil des vertus et miracles du R. P. Julien Maunoir*, Saint-Brieux, 1848 ; A. Sejourné, *Histoire du vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir*, 2 vols, Poitiers, 1895 ; M. Questel, *Un apôtre de la Bretagne, le vénérable P. Julien Maunoir*, Paris, 1921 ; M. Le Berre, *Un grand missionnaire breton, le vénérable Père Maunoir*, Rennes, 1931 ; P. d'Hérouville, *Une vocation d'apôtre, la jeunesse du vénérable Julien Maunoir*, Saint-Brieuc, 1931 ; P. d'Hérouville, *Le Vincent Ferrier du XVIIe siècle, le vénérable P. Julien Maunoir*, Paris, 1932 ; adapté en italien par A. M. Lanz, Rome, 1951 ; L. Kerbiriou, *Les missions bretonnes*, Brest, 1934 ; R. de la Chevasnerie, *Le « Tad Mad », Vie du Bienheureux Julien Maunoir, S.J.*, Dinard, 1952 ; F. Renaud, *Michel Le Nobletz*, Paris, 1955. — Ajoutons quelques articles de revue, parus à l'occasion de sa béatification : H. Pinard de la Boullaye, *Julien Maunoir et Nicolas de Beauregard. Leur vœu de tendre à la perfection*, dans la *Revue d'Ascétique et de mystique*, t. XXVII, 1951, p. 260-267 ; L. De Coninck, *Les méthodes pastorales du Bienheureux Julien Maunoir*, dans la *N.R.Th.*, 1951, p. 1060-1070 ; J. Rouanet, *Le Bienheureux Julien Maunoir et les équipes sacerdotales au XVIIe siècle*, dans la *N.R.Th.*, 1951, p. 603-614 ; A. M. Lanz, *L'apostolo delle Bretagna, Il Beato Giuliano Maunoir, S.J.*, dans la *Civiltà Cattolica*, 1951, p. 475-483 ; F. Segura, *Un apostol de Bretaña, El*

P. Julián Maunoir, dans *Razon y Fe,* 1951, p. 643-651; R. Rouquette, *Les « Deux Etendards » en Basse Bretagne. Le Bx Julien Maunoir, 1606-1683,* dans les *Etudes,* 1951, p. 40-59.

4 novembre 1951 : Bienheureuse Thérèse Couderc.

A Sablières en Ardèche naquit le 1er février 1805 Marie-Victoire Couderc. A l'âge de vingt et un ans, elle rencontra un pieux abbé, qui avait fondé la congrégation des Sœurs institutrices d'Aps, où elle entra et prit le nom de Sœur Thérèse. Elle fut envoyée bientôt à La Louvesc pour y tenir une maison sui generis où l'on donnait la classe en hiver et que l'on transformait en centre d'accueil pour femmes en été. Cela risquait trop de tourner à la pagaille pour que la Sœur Couderc ne cherche une solution de type religieux : elle se proposa de ne plus recevoir que les femmes qui accepteraient de faire une retraite sous son toit. C'était donner à la congrégation une toute nouvelle orientation. Le fondateur étant mort, la Mère Couderc se tourna vers les Jésuites pour obtenir une direction. Saint Ignace de Loyola était peu favorable à l'immixtion de ses fils dans les affaires des religieuses et la suite de cette histoire ne lui donne pas tort. Les Jésuites acceptèrent. La Louvesc est en quelque sorte leur fief depuis la mort de saint François Régis... Ils commencèrent par diviser la congrégation en deux : les enseignantes d'un côté, et le Cénacle de l'autre avec la Mère Couderc et celles qui s'occuperaient de l'œuvre des retraites. C'était une décision raisonnable, mais le Père Fouillot fut moins heureux lorsqu'il poussa de saintes âmes qu'il dirigeait aux postes de commande, refoulant la fondatrice comme une incapable. Ce fut un beau gâchis, une première fois en 1839, quand il fallut faire déposer une supérieure générale, promue en six mois et liquidée en onze mois de gestion stupide, puis une seconde fois — car le bon Père semble n'avoir rien appris — en 1855, lorsque sa candidate à la direction faillit faire sombrer la congrégation, qu'elle sauva en s'en allant, déçue de n'avoir pas été élue supérieure. Ces gaffes eurent au moins un effet heureux : celui de faire descendre la Mère Couderc dans l'humilité et le détachement héroïque. Elle passa ses dernières années dans des charges obscures, sourde et presque paralysée; seule éclatait la ferveur de sa prière. Elle mourut à Lyon le 26 septembre 1885 et fut enterrée à La Louvesc.

Bibliographie : *A.A.S.,* t. XXXXIII, 1951, pp. 289-291, 487-488; t. XLIV, 1952, pp. 23-30; *Doc. cath.,* t. XLVIII, n. 1086 (14 janvier 1951), col. 61; n. 1093 (22 avril), col. 512; n. 1110 (16 décembre), col. 1561-1566. — A. Bessières, *La mère Thérèse Couderc,* Namur, 1924; H. Perroy, *Une grande humble, Marie Victoire Thérèse Couderc,* Paris, 1928; M. Santolini, *Per farsi santi, la venerabile Teresa Couderc,* Rome, 1939; J. Dehin, *L'esprit de la vénérable Mère Thérèse Couderc, fondatrice de l'Institut de Notre-Dame de la Retraite du Cénacle (1805-1885),* 1947; M. E. Pietromarchi, *La beata Teresa Couderc, fondatrice della Congregazione de N. S. del Cenecolo 1805-1885,* Rome, 1951; L. De Coninck, *La Bienheureuse Thérèse Couderc et les Exercices Spirituels de S. Ignace,* dans la *Nouvelle Revue Théologique,* t. 74, 1952, pp. 49-63; A. Combes, *La Bienheureuse Thérèse Couderc, fondatrice du Cénacle* (Coll. Les grands spirituels), Paris, 1956.

4 mai 1952 : Bienheureuse Rose Venerini.

Elle était amoureuse. Le garçon mourut. Elle entra au couvent... C'est à peu près ce qui est arrivé à Rose Venerini, fille d'un médecin de Viterbe, née en 1656, à cela près qu'elle ne trouva pas le couvent qui lui plut et qu'elle en ouvrit un selon ses idées. C'était une école pour petites filles, non point pour celles des riches — elles n'en manqueront jamais — mais pour celles des pauvres. On

la critiqua naturellement, parce que son enseignement était gratuit, parce qu'elle, femme, osait donner l'instruction chrétienne aux gamines, parce qu'elle conduisait les enfants à l'église des Jésuites... Elle trouva un protecteur et un bailleur de fonds en la personne du cardinal Marc-Antoine Barbarigo. Elle put multiplier ses écoles et former des institutrices, dont sainte Lucie Filippini, laquelle, après quelques années, fonda une congrégation religieuse à elle, les *Maestre Pie Filippini*. La succession de sainte Lucie n'était pas commode : en 1707, Rose vint reprendre l'école qu'elle avait fondée à Rome, mais les élèves firent la grève et elle dut s'installer ailleurs... Elle restera pourtant à Rome où elle recevra les encouragements de Clément XI. Elle y rédigea les constitutions de sa famille religieuse, dont les membres ne devinrent canoniquement des religieuses qu'en 1941, car elle n'avait pas voulu de vœux publics. Les *Maestre Pie Venerini* dirigeaient quarante écoles quand elle mourut le 7 mai 1728.

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XLIV, 1952, pp. 288-290, 387-388, 405-409, 427-429; *Doc. cath.*, t. XLIX, n. *1132* (*19 octobre 1952*), col. *1333*. — A. Andreucci, *Ragguaglio della vita della Serva de Dio Rosa Venerini, viterbese, istitutrice delle Schole e delle Maestre Pie*, Rome, 1732; E. Valentini, *Vita della serva di Dio Rosa Venerini*, Rome, 1917; G. V. Gremigni, *La beata Rosa Venerini*, Rome, 1952; M. E. Pietromarchi, *Vita della beata Rosa Venerini fondatrice delle Maestre pie*, Rome, 1952; P. Chiminelli, *Profilo della beata Rosa Venerini, antesignaria della scuola femminile italiana*, Naples, 1953.

18 mai 1952 : Bienheureuse Marie du Sacré-Cœur (Raphaëlle Porras y Ayllon).

Une famille riche. Des enfants très nombreux (de dix à treize selon les auteurs). La cadette naquit à Pedro-Abad en Andalousie, le 1er mars 1850. A l'âge de vingt-cinq ans, elle entrait avec une de ses sœurs au noviciat de la congrégation de Marie-Réparatrice (celle d'Emilie d'Oultremont) à Cordoue. Quelques mois après, le siège épiscopal de Cordoue fut occupé par un personnage qu'il est difficile de qualifier tout en restant charitable. Toujours est-il qu'il chassa les religieuses étrangères du couvent des Réparatrices et voulut imposer aux novices espagnoles une règle de son crû. Raphaëlle et sa sœur étaient à deux ou trois jours de leur profession. Pouvaient-elles émettre des vœux selon une règle qu'elles avaient eu à peine le temps de lire? Leur aumônier les tira d'affaire : il les fit partir nuitamment avec quelques compagnes et ils quittèrent le diocèse... Foudres de l'évêque, qui traita l'aumônier de suspens et les bonnes sœurs de fugitives. L'aumônier en mourut. Son remplaçant fut un Jésuite, qui connaissait le droit canonique mieux que l'évêque de Cordoue, et n'eut pas de mal à faire admettre que, pour être fugitives, il fallait avoir émis des vœux de religion... Il leur obtint la protection du cardinal Moreno et les Réparatrices du Sacré-Cœur purent s'installer pacifiquement à Madrid et y prospérer. L'adoration du S. Sacrement, l'enseignement et les retraites partageaient leur temps. L'approbation de la congrégation par Rome en 1886 les obligea de changer de nom; elles s'appelleraient désormais les Ancelles du Sacré-Cœur de Jésus. La Mère Raphaëlle-Marie du Sacré-Cœur fut élue supérieure générale et en 1890 réussissait une fondation à Rome, malgré l'opposition du cardinal-vicaire, grâce à l'appui d'un cardinal jésuite... Tout faillit être mis en question par sa sœur aînée, dont le caractère entreprenant avait déjà provoqué d'innombrables tensions. La Mère Raphaëlle avait assez de force d'âme pour pratiquer la non-violence. Elle démissionna et fut remplacée par son aînée. Il lui restait trente-deux ans à vivre, qu'elle passera complètement oubliée au couvent de Rome, pendant que sa congrégation croissait d'année en année. Le 6 janvier 1925, elle mourut. On se souvint alors qu'elle était la fondatrice.

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XLIV, 1952, pp. 291-292, 437-438, 455-460, 473-477; *Doc. cath.*, t. XLIX, n. 1132 (19 octobre 1952), col. 1333-1334. — E. Roig y Pascual, *La Madre Maria del Sagrado Corazón de Jesus (Rafaela Porras y Ayllón)*, 2e éd., Barcelone, 1940; L. Castano, *Un'ostia di riparazione, la beata Raffaella Maria del Sacro Cuore, fondatrice delle ancella del Sacro Cuore di Gesù 1850-1925*, Rome, 1952; F. Camba Messaguer, *La serva di Dio, Raffaella Maria del Sacro Cuore di Gesù*, Rome, 1945.

8 juin 1952 : Bienheureuse Marie-Bertille Boscardin.

A Brendola, au nord-est de l'Italie, le 6 octobre 1888 naissait Annette Boscardin, l'aînée de trois enfants. A seize ans, elle demanda à son curé pour devenir religieuse. Il la présenta à un premier couvent qui n'en voulut pas. Il était de notoriété publique, il est vrai, qu'on l'appelait l'« oie »... Les Sœurs de Sainte-Dorothée à Vicence furent plus perspicaces et l'acceptèrent. Mais cette perspicacité connut des éclipses, car c'est notamment par leur pieuse incompréhension que ses supérieures la conduisirent à la sainteté. Quand l'obéissance ne l'expédia pas à la cuisine ou à la buanderie, Sœur Marie-Bertille fut une excellente infirmière, qui se tua à la besogne. Elle est morte à Trévise des suites d'une opération le 20 octobre 1922. Elle venait d'avoir trente-cinq ans.

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XLIV, 1952, pp. 286-288, 438-439, 522-527, 539-541; *Doc. cath.*, t. XLIX, n. 1132 (19 octobre 1952), col. 1334-1335. — G. De Mori, *Suor Boscardin delle Dorotee ospitaliera, eroina di carita*, Vicence, 1923; F. Talvacchia, *Suor Bertilla Boscardin*, 1923; E. Federici, *La Beata Maria-Bertilla Boscardin*, 2e éd., Vicence, 1952.

22 juin 1952 : Bienheureux Antoine-Marie Pucci.

Eustache Pucci était le deuxième des sept enfants du sacristain de Poggiole di Vernio; il est né le 16 avril 1819. Il entra à dix-huit ans au noviciat des Servites à Florence, où il reçut le nom d'Antoine-Marie. Il prononçait ses vœux solennels et recevait le sacerdoce en 1843. Il fut envoyé à Viareggio, où il demeurera jusqu'à sa mort, le 12 janvier 1892, âgé de soixante-treize ans. On peut sans doute se sanctifier partout : Antoine-Marie Pucci se sanctifia comme vicaire, puis curé d'une plage mondaine (il est vrai qu'elle était moins à la mode de son temps qu'aujourd'hui...). Son zèle apostolique ne craignait pas les innovations. C'est ainsi qu'il passe pour avoir ouvert la première colonie de vacances pour enfants; pour être un des tout premiers en Italie à avoir appuyé une conférence de saint Vincent de Paul; pour avoir organisé des œuvres de jeunes et d'adultes préfigurant l'action catholique. Il fut un temps supérieur de la communauté de son ordre à Viareggio et provincial de 1884 à 1890.

Trois épidémies de choléra lui permirent d'exprimer sa charité et les secousses qui ébranlèrent la papauté (qu'on fasse attention aux dates) son attachement au Saint-Siège.

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XLIV, 1952, pp. 293-294, 488-489, 573-578, 587-589; *Doc. cath.*, t. XLIV, n. 1132 (19 octobre 1952), col. 1336. — *Un apostolo della carità*, Viareggio, 1920; I. Felice, *Il curatino santo : B. Antonio Maria Pucci dei Servi di Maria*, Florence, 1952; F. M. Ferrentini, *Il « curatino », B. Antonio Maria Pucci, dei Servi di Maria, parroco di S. Andrea in Viareggio*, Rome, 1932; *Un capitolo inedito nella vita del beato A.M. Pucci O.S.M., ricavato del suo epistolario*, dans *Studi storici dell'ordine dei Servi di Maria*, t. V, 1953, pp. 95-112.

7 novembre 1954 : Bienheureuse Marie-Assunta Pallotta.

Une Italienne encore, aînée de cinq enfants, Marie-Assunta Pallotta est née à Force, près d'Ascoli Piceno, le 20 août 1878. Elle était trop pauvre pour entrer en religion, incapable de payer la dot. Un *monsignore* romain réussit à la faire admettre chez les Franciscaines Missionnaires de Marie. On l'occupa à des travaux manuels. Elle demanda le service des lépreux comme tant de ses consœurs. On l'envoya en Chine. Elle s'employa à la cuisine de l'orphelinat de Tong-Eul-Keou. Quelques mois après son arrivée, elle mourait du typhus, après deux de ses compagnes, le 7 avril 1905, âgée de vingt-six ans.

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XLVI, 1954, pp. 737-739, 742-743; t. XLVII, 1955, pp. 38-33; *Doc. cath.*, t. LII, n. 1196 (3 avril 1955), col. 431-432. — De Loppinot, *Sœur Maria Assunta, franciscaine missionnaire de Marie*; C. Salotti, *Suor Maria Assunta Pallotta*, Rome, 1925; adapté en français, Woluwé-Bruxelles, 1930; B. Bazzochini, *Sœur Maria Assunta*, Québec, 1923; *Bienheureuse Maria Assunta*, 1954.

21 novembre 1954 : Bienheureux Jean-Martin Moyë.

Si la stabilité était une vertu, Jean-Martin Moyë n'eut certainement pas été béatifié. Il partage, avec saint Antoine-Marie Claret, le privilège d'avoir eu une carrière zigzagante. Il est né à Cutting (Moselle), le 27 janvier 1730, sixième de treize enfants. Humanités chez les Jésuites, séminaire à Metz, prêtre diocésain en 1754. Vicaire à gauche et à droite, il fonda la congrégation des Sœurs de la Providence, chargée d'écoles primaires autour de Metz. Directeur spirituel au grand séminaire, il est mis à pied après la publication d'un tract où il s'attriste sur le sort de beaucoup d'enfants mourant sans baptême, à cause de la négligence des responsables (entendez des curés). Vicaire une nouvelle fois, il se vit interdire sa paroisse à cause d'un rapport déformé reçu à l'évêché sur son compte. On ne lui confie plus d'emploi. Il fonde de nouvelles écoles, puis s'en va à Saint-Dié diriger le séminaire, mais l'établissement ferme après un an. Il part pour Paris et entre dans la Société des Missions Etrangères. Mais il ne s'attarde pas au séminaire et revient relancer les écoles de ses Sœurs de la Providence. En septembre 1771 il part pour la Chine, mais l'escale à l'île Maurice le met en présence des Malgaches; il faut le dissuader de ne pas partir en mission vers Madagascar. Arrivé en Chine en septembre 1772, il va s'installer dans le Sé-Tchoan. Il apprend rapidement le chinois et se met à rédiger des prières dans cette langue. Il groupe de pieuses filles pour leur donner la responsabilité des écoles, sur le modèle qui lui a déjà réussi en Lorraine. Mais son zèle austère devient encombrant pour certains de ses confrères. Après dix ans la situation lui paraît intenable et il se réembarque pour la France en juillet 1783. Il lui faut un an pour rentrer à Paris, où ses supérieurs lui réservent un accueil extrêmement frais. Il est pratiquement mis en disponibilité et retourne au pays natal s'occuper de la congrégation qu'il a fondée et prêcher des missions. Il était sans rancune : il envoyait de larges aumônes au Sé-Tchoan et tenta sans succès d'ouvrir une école pour garçons à Cutting, qui eut été une sorte de petit séminaire pour les Missions Etrangères. Mais les événements politiques — 1789 — bouleversent ses projets et ses fondations. Il émigre à Trêves, fuyant la tourmente révolutionnaire. C'est là qu'il mourut du typhus le 4 mai 1793. Sa congrégation survécut : la *Providence de Portieux* et les *Sœurs de Saint-Jean de Bassel* en sont les deux branches principales. Il est permis de croire qu'il doit sa béatification à un ancien élève de ses filles en leur école de Rome, Eugène Pacelli.

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XLVI, 1954, pp. 734-737, 739-740; t. XLVII, 1955, pp. 33-39; *Doc. cath.*, t. LII, n. 1196 (3 avril 1955), col. 432-434. — Ecrits : *Le*

dogme de la grâce, 2 vols, Nancy, 1774; *Relation de ce qui m'est arrivé en Chine pendant dix ans*, 1784; *Le directoire des Sœurs de la Providence de Portieux, contenant les ouvrages écrits pour elles par M. Moyë*, éd. Puy Pény, 1858, 2e éd. par J. Marchal, 1874. — J. Marchal, *Vie de M. l'abbé Moyë, de la Société des Missions Etrangères, fondateur de la Congrégation des Sœurs de la Providence en Lorraine et des Vierges chrétiennes directrices des écoles des filles au Su-tchuan en Chine*, Paris, 1872, rééd. 1947; L. Guiot, *La mission du Su-tchuan au XVIIIe siècle. Vie et apostolat de Mgr Pottier son fondateur*, Paris, 1892; A. G. Foucault, *Le vénérable Jean-Martin Moyë, fondateur des sœurs de la Providence*, Lille, 1929; G. Goyau, *Un devancier de l'œuvre de la Sainte Enfance, Jean-Martin Moyë, missionnaire en Chine (1772-1783)*, Paris, 1937; F. Antonelli, *Disquisitio circa fontes historicos causam respicientes et circa quasdam peculiares animadversiones super virtutibus*, Vatican, 1944; R. Plus, *Jean-Martin Moyë, des Missions Etrangères, fondateur des Sœurs de la Providence*, Paris, 1947; J. M. Leclerc, *Le Bienheureux Moyë, auteur spirituel. Essai bibliographique*, dans *Revue ecclésiastique du diocèse de Metz*, 1955, pp. 339-349; 1956, pp. 16-20, 49-59; J. M. Leclerc, *Jean-Martin Moyë et le clergé messin de son temps, ibid.*, 1954, pp. 305-314, 332-345; 1955, pp. 22-26, 56-63; Id., *Missions prêchées par le Bienheureux Moyë à Rahling et Sarralbe au début de la Révolution française, ibid.*, 1955, pp. 141-144.

5 décembre 1954 : Bienheureux Placide Riccardi, O.S.B.

Au moyen âge les saints bénédictins ne se comptent pas, mais depuis des siècles, il n'y en a plus. Jamais une canonisation de Bénédictin n'a été proclamée depuis la Renaissance. Peut-être cette espèce de tradition va-t-elle être interrompue; en tout cas, l'ordre de saint Benoît possède désormais un candidat à la canonisation. Thomas Riccardi est né à Trevi le 24 juin 1844, dans une famille de riches commerçants, qui lui firent donner une bonne éducation. Une retraite chez les Jésuites le décida, à vingt-deux ans, à se présenter chez les Bénédictins de Saint-Paul-hors-les-murs, où il reçoit le nom de Placide. Sa formation fut interrompue par un séjour en prison comme déserteur. Il prononce ses vœux solennels et est ordonné prêtre en 1871. On le charge de s'occuper des élèves de l'école abbatiale, mais il se fait chahuter, au point qu'on n'insiste pas. On le nomme confesseur d'une communauté féminine qui a besoin de réforme; il a plus d'autorité dans ce milieu et y ramène la discipline. Là-dessus un peudo-extatique entre dans son abbaye et divise la communauté en partisans et opposants. Il est du groupe des opposants et la Congrégation des Evêques et Réguliers lui donne raison en le nommant maître des novices. Après deux ans, il retourne chez ses moniales. Enfin, en 1894, il est nommé au poste qui lui convenait et dont il rêvait : on l'envoie desservir l'église et le pèlerinage de Farfa en Sabine. Il peut y vivre, au moins en semaine, comme un ermite médiéval. Cela dura, sans interruption notable, pendant dix-huit ans. Comme sa santé déclinait, on lui envoya finalement un aide, dont la psychologie approximative parvint à couler le pèlerinage en six mois; ce bon moine faillit d'ailleurs s'en apercevoir lorsque des fidèles voulurent l'assommer. Le pauvre Dom Placide ne supporta pas l'aventure : une attaque d'apoplexie le paralysa pour quelques années, qu'il passa courageusement à Saint-Paul-hors-les-murs, où on l'avait ramené. Il y mourut le 15 mars 1915.

Bibliographie : *A.A.S.*, t. XLVI, 1954, pp. 732-734, 741-742; t. XLVII, 1955, pp. 39-45; *Doc. cath.*, t. LII, n. 1196 (3 avril 1955), col. 434-436. — I. Schuster, *Profilo storico del beato Placido Riccardi*, Milan, 1955; trad. franç., Paris, 1957.

(à suivre) P. DELOOZ, S. J.